

Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 16 (1948-1949)
Heft: 7

Artikel: La rencontre de deux poètes Rilke et Valéry
Autor: Klossowska, Baladine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-759535>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RENCONTRE DE DEUX POÈTES RILKE ET VALÉRY

Dès 1920, Rainer Maria Rilke connaissait presque toute l'œuvre publiée de Paul Valéry. «Le Cimetière Marin» surtout lui avait fait une impression profonde. Retiré au château de Berg, il se mit à le traduire.

C'est en 1921, à Pâques, que je reçus le manuscrit de la première version. «Ce que je vous envoie — regardez», m'écrivit-il, «le soir même où vous me parliez de votre désir de posséder une traduction de „l'Invitation au Voyage“, je venais tout juste de finir pour vous cette autre traduction... J'avais une telle joie de sentir que cela peut se faire, et je l'avais fait d'un seul trait... avec un entraînement joyeux.»

En janvier 1922, à Muzot, Rilke copia dans deux petits carnets bleus le dialogue «L'Ame et la Danse» qui était alors introuvable en librairie. Ainsi donc, avant comme après les «Elégies de Duino» nous le voyons occupé de Valéry.

En janvier 1923, tourmenté par la situation politique de l'Allemagne, il écrivait: «Presque tout est désolant, excepté le travail. J'ai encore avancé d'un tout petit pas sur l'admirable terrain qui s'appelle: Valéry.» Un mois plus tard, il ajoute: «Dans le Valéry, j'ai fait de beaux progrès et le mois prochain je lui ferai une copie soigneuse de tout ce que j'ai traduit jusqu'à présent. C'était déjà mon intention et maintenant, par Monsieur Morisse, il m'en a exprimé le désir. C'est charmant.»

Le 21 avril, il m'annonçait la fin de son travail — ce travail, dont il dira qu'il avait été «ein Ausruhen» après la terrible secousse des Elégies.

Baladine Klossowska

*

Extrait d'une lettre de R. M. Rilke à Madame Klossowska.

Château de Muzot sur Sierre (Valais), Suisse
le 21 avril 1923

Ma chère M. — ayant votre petit mot, j'aurais voulu tout de suite vous répondre, mais à ce moment j'avais rigoureusement attelé ma

plume à faire cette grande copie de toutes mes traductions valéryennes, destinée au Poète, à Paul Valéry!... Vous rappelez-vous ce grand volume en cuir que je possède de Mme N.? c'est là-dedans que je les ai rassemblées, soigneusement, pour que, ne pouvant pas les lire, Valéry puisse se rendre compte au moins du respect et de la joie que j'employais à cette transfiguration de son œuvre. Clairvoyant et plus, «voyant» au plus intime sens de ce mot, il possèdera quand même *tout ce* que j'ai pu, que j'ai voulu lui offrir... J'ai traduit de son volume «Charmes», *toutes* les pièces, sauf cinq ou six —, cela forme un magnifique ensemble de traductions commençant par le «Platane» et finissant avec «Palme».

Dites, si j'ai bien travaillé!?

Que c'était beau ce que tu as éprouvé et énoncé au sujet de ma traduction d'«Aurore»: cette balance sans poids dessus. Il me semble que tu as exprimé là, délicieusement, tout le mystère de mon travail et de cette invisible équivalence dont il est le témoignage...

Paul Valéry apprit par Monsieur Morisse, directeur de la librairie française à Zurich, qu'un grand poète de langue allemande admirait et traduisait son œuvre. Il lui écrivit directement en décembre 1922 et, pour me communiquer sa joie de ce premier message, Rilke m'envoya la copie de la lettre de Valéry:

Lettre de Paul Valéry à R. M. Rilke (copiée par Rilke).

Paris, le ? décembre 1921
40, Rue de Villejust, XVI^e

Monsieur,

M. Paul Morisse m'a communiqué, il y a quelque temps, une lettre de vous que j'ai trouvée si flatteuse pour moi qu'il me semble m'être permis de vous écrire directement. J'ai été particulièrement sensible à l'intention que vous exprimez dans cette lettre de traduire en allemand mon dialogue «Eupalinos». Il est vrai que vous ne connaissez pas l'ensemble de ce petit ouvrage, dont j'ai donné à la N. R. F. les morceaux les plus lisibles... Peut-être la connaissance du tout pourrait-elle modifier votre sentiment; mais le mien se contente d'une intention dont je vous suis très reconnaissant, quelle que soit la suite que vous donnerez à votre projet.

Je regrette de ne pas vous rencontrer à Zurich, où je pense aller vers le 12 janvier. Cette conférence que j'y dois faire, me travaille. C'est une sorte de souci inattendu que je me suis donné, en acceptant de la prononcer. Je n'ai jamais parlé en public. Ma voix est d'une extrême faiblesse, et mon auditoire m'est absolument inconnu. Reste le sujet, qui est terriblement indéterminé. J'ai beau y penser, il demeure un nuage. Je vais parler de je ne sais quoi à je ne sais qui —, si ma santé me permet cette imprudence, dont je puis, comme vous le voyez, être épouvanté de plusieurs façons différentes.

Mais enfin j'y pense... On m'a demandé de parler sur la «*Crise de l'Esprit*». C'est le titre d'un article que j'ai publié dans l'Athenaeum et dans la N. R. F., en 1919. Il s'agissait de l'état de l'esprit européen après la guerre. Je supposais donc qu'il existait *avant* — mais c'est maintenant que nous devons *croire* qu'il existait, et essayer de ressusciter ce mort, qui peut-être n'a jamais été? — Qu'il s'agisse de peuples ou d'individus, le plus étrange des problèmes est celui de la communication entre les êtres. Tout se passe comme si elle était possible; tout se passe comme si elle était impossible...

Je désire bien véritablement, Monsieur, que tout se passe entre nous comme si elle était mieux que possible. Il est vrai que je ne sais pas votre langue, et j'en suis fort ennuyé; mais la connaissance remarquable que vous avez de la nôtre, me fait espérer que vous voudrez bien en user généreusement avec moi, et m'adresser quelquefois quelques pensées.

Veuillez trouver ici, cher Monsieur, l'expression de toutes mes sympathies, et de l'espoir que j'ai d'une relation plus approfondie entre nous.

(signé:) Paul Valéry

Mon P. S.:

(N'est-ce pas exquis, plein de mesure et d'un jeu d'esprit si dégagé et si délicieusement surveillé en même temps!? — Ma plume était trop fatiguée pour vous copier, à vous, M., la réponse que je lui ai faite il y a trois jours; d'ailleurs elle n'était pas comme je l'aurais voulue. J'avais trop à écrire, entre autres une lettre qui me pesait beaucoup. — André Gide voulait bien, d'une façon toute charmante, m'avertir qu'il me «réserve» la traduction des «Nourritures Terrestres». Après un grand combat, j'ai refusé. Car je suis entouré de travaux qui me réclament et je n'ose pas prendre sur moi davantage: surtout une tâche d'une telle importance. C'est dommage, je le sais. René.)